POUR MA MÈRE

A M. Firmin Picard.

De l'autel et du trône un peuple révolté
Macule les débris du sang de ses victimes.
Il acclame le vice, il rent sa liberté,
Et l'étouffe, inconscient, sous le poids de ses crimes.
L'échafaud voit, hélas ! un roi rougir son faîte.
Victimes et bourreaux y montent chaque jour.
Danton et Robespierre ont soufflé la tempête,
La tempête au gibet les conduit à leur tour.
L'anarchie, en tous lieux, promène sa quenille.
Un malpropre drapeau guide son pas vengeur.
Le temple du village et celui de la ville.
Dérobent aux vautours les cendres du pasteur.
C'est l'an quatre-vingt neuf ! Des rives de la Loire,
Emerge un petit bourg qu'enténèbre la nuit.
Sur la route publique avec une croix noire,
S'élève la chapelle où Paul parle sans bruit
A la Madone d'or pour l'Eglise et la France.
Paul, brave de quinze ans, ne connaît pas la peur ;
Il sait pour le devoir mépriser la souffrance ;
Pour sa mère, à la mort, il offrira son cœur.

. . . . . .

Un soir, dans une auberge à la pâle lanterne,
Trois hommes attablés, à l'œil perfide et terne,
Sont discutants entre-eux : " La Madone demain,
Dit l'un des trois buveurs, doit rouler sur le sable ! "
Chacun vide son broc, on se lève de table,
Et l'on quitte l'hôtel en se serrant la main.

. . . . . .

Le lendemain dès l'aube, on voit sur la chapelle,
Un peuple se masser, hurlant, vociférant.
L'un fait jouer son pic, l'autre brandit sa pelle,
Quand à leurs yeux soudain, se présente un enfant.
D'un héros son air mâle a trahi le courage :
Il forme dans la porte une croix de ses bras ;
Et la masse mouvante a reculé d'un pas,
Comme un flot se brisant sur le roc de la plage.
" C'est ma mère, assassins ! garde à vous d'y toucher ! "
Clame-t-il avec force à la plèbe colère.
" Avant de me ravir l'image de ma Mère,
" Sur mon corps, citoyens, il vous faudra marcher ! "
Un gueux d'un coup de coude a frappé notre Paul.
La foule sous ses pieds et l'écrase et l'outrage,
Burinant d'un sang pur son forfait sur le sol,
Léguant à ses neveux un sanglant héritage.
L'un charge son fusil : " Feu, feu," clame un corsaire.
Il vise,... une poitrine au but sert de rempart.
" Pour ma Mère ! " dit-il ; on rit et le coup part.
L'image était trouée et l'enfant pour sa Mère
Etait tombé.

. . . . . .

La nuit, un brave laboureur
Ensevelit son corps écrivant sur sa bière :
" Ci-gît Paul... Pour Marie, il fit trouer son cœur ! "

D. LANCTOT.

LA TRAITE

M. Savonot attend ce jour-là une traite de quinze cents francs ; il s'aperçoit qu'il lui manque trois cents francs pour la payer.

Cette constatation l'ennuie.

Il s'en ouvre à sa femme.

—Il me manque trois cents francs pour payer la traite des Robichard, lui dit-il.

—Te voila bien embarrassé, répond Mme Savonot ; tu les trouveras facilement : nous avons assez d'amis qui seront enchantés de nous rendre service.

—D'autant plus, reprend Savonot, que ce n'est que pour quelques jours.

—Va au plus près, chez les Duru, ils s'empresseront de te les donner.

Savonot n'a jamais rien emprunté. Il n'est pas rassuré. Il a tellement entendu dire que, lorsque l'on a besoin d'argent, tous les amis vous ferment leur bourse, qu'il craint un refus.

Il se rend chez les Duru.

Ce sont des amis : leurs femmes ont été camarades de pension ; ils se voient journellement, dînent l'un chez l'autre. Duru occupe une haute situation financière : il est impossible qu'il n'accueille pas sa demande.

On introduit Savonot.

—Ah ! c'est vous, mon cher ami ! s'écrie Duru ; quel heureux hasard me procure le plaisir de votre visite ?

—Ce n'est pas le hasard.

—Vous avez quelque chose à me dire, tant mieux, justement ma femme s'habille pour aller voir la vôtre.

—Je viens vous prier de me rendre un petit service, dit Savonot mis à l'aise par cet accueil.

—Avec le plus grand plaisir ; vous voulez peut-être que je vous prête ma voiture ?

—Non, je vous remercie.

—Elle est en réparation en ce moment.

—J'ai une traite à payer demain ; il me manque trois cents francs : je viens vous les demander sans façon.

—Je vous sais infiniment gré d'avoir pensé à moi dans cette circonstance, dit Duru, l'air gêné.

—Je vous les rendrai dans quelques jours.

—La question n'est pas là.

—Je suis venu au plus près.

—Et vous avez bien fait. Vous me voyez désolé de ne pouvoir vous être agréable ; j'ai envoyé tout mon argent disponible hier à mon beau-frère pour acheter une maison de campagne. Comme cela tombe mal ! Croyez à tous mes regrets, c'est ma femme qui va être furieuse !

—Je regrette de vous avoir dérangé.

—Pas du tout ! vous auriez dû me prévenir. Si vous étiez venu hier ; c'est toujours comme cela ! Madame Savonot est toujours en bonne santé ?

—Toujours, merci, dit Savonot qui se retire, cruellement désappointé.

C'est donc vrai, se dit-il, on n'a des amis que lorsque l'on n'a besoin de rien.

Allons chez un autre.

Il se rend chez les Beauvert, des industriels.

J'espère que celui-là ne voudra pas me refuser, se dit Savonot.

C'est Mme Beauvert qui le reçoit.

—M. Savonot ! s'écrie-t-elle, je suis bien heureuse de vous voir. Nous parlions de vous avec mon mari, ce matin ; il veut vous montrer des bibelots qu'il a achetés.

—Beauvert n'est pas là ?

—Non, mais il ne va pas tarder à rentrer. Peut-on savoir.

—Je viens le prier de me rendre un petit service.

—Il sera enchanté de le faire.

—Je n'en doute pas. Il me manque trois cents francs pour payer une traite ; je viens vous les emprunter.

Mme Beauvert devient sérieuse.

—Comme c'est ennuyeux que mon mari ne soit pas là, dit-elle ; je ne m'occupe pas des affaires ; je n'ai pas d'argent ; vous savez, les femmes...

—Je comprends cela.

—C'est mon mari qui a la clef de la caisse. Je l'entends qui rentre ; je vais le prévenir.

Elle court au-devant de son mari.

—M. Savonot vient t'emprunter de l'argent, lui dit-elle à voix basse ; dis-lui que tu n'en as pas.

—Tranquillise-toi, répond Beauvert.

—Trois cents francs ! c'est louche.

Beauvert tend la main à Savonot.

—Ce cher Savonot ; quel bon vent vous amène ?

—Ce n'est pas un bon vent ; je viens vous demander un service.

—Au contraire !

—Je viens vous prier de me prêter trois cents francs pour quelques jours.

Beauvert paraît désespéré.

—C'est comme un fait exprès ! s'écrie-t-il ; ma femme a payé sa couturière ; il ne reste pas cinquante francs à la maison.

—C'est toujours comme cela ! répète amèrement Savonot.

—Si vous étiez venu il y a deux jours, cela ne souffrait aucune difficulté. Je suis désolé de ce contretemps. Vous savez, mon cher Savonot, que ce sera toujours pour moi un véritable plaisir que de vous être agréable. Je ne peux pas vous offrir cinquante francs.

—Je ne voudrais pas vous gêner.

—Ah ! que je suis ennuyé !

—Je n'en doute pas, adieu, dit Savonot qui se retire accompagné par Beauvert, qui le comble de protestations d'amitié.

Savonot ne peut pas en croire ses oreilles ; il se demande s'il n'est pas le jouet d'un rêve.

Il passe devant un grand restaurant dont il connaît intimement le propriétaire ; il est un de ses bons clients.

Allons voir Lefour, se dit-il ; peut-être qu'il ne me refusera pas ce petit service.

Il est trois heures, le restaurant est vide ; les garçons apprêtent les tables pour le soir.

Mme Lefour est au comptoir.

—M. Savonot, dit-elle, quel plaisir de vous voir ; vous allez toujours bien ?

—Très bien, madame, je vous remercie ; M. Lefour n'est pas là ?

—Il est à la cave ; je vais le chercher.

Et elle va trouver son mari.

—C'est M. Savonot, lui dit-elle ; sans doute, il vient te commander un dîner.

Le restaurateur accourt.

Il serre les mains de Savonot.

—Vous voulez me parler ? interroge-t-il.

—Je viens vous prier de me rendre un petit service en passant.

Lefour prend une attitude circonspecte.

—Mais, certainement, avec plaisir.

—Je viens vous demander trois cents francs pour quelques jours ; j'ai une traite à payer.

—C'est de la déveine ! s'écrie Lefour ; il y a une heure j'ai payé une traite, je n'ai plus d'argent et, vous savez, les affaires vont si mal.

—On ne mange plus ? demande Savonot.

—Si, mais on ne fait plus d'extra ; nous n'avons de bénéfices que sur les extra. Les temps sont durs.

—Je m'en aperçois.

—Si vous étiez venu seulement une heure plus tôt.

—Il faut toujours venir une heure plus tôt, dit Savonot.

—Qand on veut rendre service, il y a toujours un empêchement.

—Toujours, répète Savonot ; adieu !

Il va chez une dizaine d'amis, partout il éprouve un refus.

La bonne leçon, se dit-il ; elle vaut bien trois cents francs.

Il heurte un promeneur sur le boulevard.

—Tiens, c'est Savonot, dit le promeneur ; comment vas-tu ?

C'est un ami de collège qu'il ne fréquente pas, un photographe.

—Tu ne viens jamais me voir, reprend l'ami ; tu as de si belles relations que tu me laisses.

—Elles sont jolies les belles relations ! s'écrie Savonot avec amertume.

—Tu as des ennuis ?

Savonot dont le cœur déborde s'épanche dans le sein du photographe.

—Et tu n'as pas pensé à moi ! il est vrai que je ne compte pas.

—Ne m'accable pas.

—Viens à la maison, ma femme sera bien contente de te voir ; nous parlons souvent de toi. C'est bien le diable si nous ne trouvons pas trois cents francs.

—J'allais emprunter cette somme à un établissement de crédit.

—Je ne te le permets pas.

Savonot suit le photographe, il habite un sixième ; sa femme, une gentille petite brune, le reçoit cordialement.

Le photographe ouvre un secrétaire.

—Je savais bien qu'il y avait trois cents francs ; prends-les, dit-il à Savonot.

—J'accepte, dit Savonot, ému, tu es un ami, toi ! je ne l'oublierai jamais.

Savonot a fermé sa porte ; il ne reçoit plus que le photographe.

EUGÈNE FOURRIER.

Une femme de devoir est une femme qui ne cherche pas de romans dans la vie—car il n'y en a pas de bons ;—qui n'y cherche pas la poésie—car le devoir n'est pas poétique—qui n'y cherche pas la passion—car la passion n'est que le nom poli du vice.—OCTAVE FEUILLET.